

Quel média pour la littérature?

David Dorais

Number 219, March–April 2008

Les médias pensent-ils?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2008). Quel média pour la littérature? *Spirale*, (219), 22–23.

Quel média pour la littérature ?

par DAVID DORAIS

Pour se moquer de ceux qui pleuraient la disparition des émissions télévisées consacrées aux lettres, Marie-Claude Fortin commençait ainsi son article du 15 novembre 2003 paru dans *La Presse*: « Ne zappez pas: ce texte n'est pas une énième plainte sur l'absence d'émissions littéraires à la télé. On ne reviendra pas sur l'indignation ressentie par les intervenants du milieu du livre de l'ANEL (Association nationale des éditeurs de livres) à l'UNEQ (Association des écrivaines et écrivains québécois), en passant par l'ALQ (Association des libraires du Québec), l'AQSL (Association québécoise des salons du livre), et toute la confrérie des amateurs de livres [...] L'histoire s'est répétée tellement souvent que le ruban s'est usé. »

Nonobstant cette lassitude, partagée par plusieurs, devant un combat qui semblait vain, Stanley Péan réitérait deux ans plus tard dans *L'Unique* (magazine de l'UNEQ) la position de l'Union face à la question des tribunes littéraires: il se désolait de nouveau de leur disparition. En se basant sur l'audimat de Radio-Canada, il estimait à 60 000 le nombre de fidèles constituant le « noyau dur de bibliophiles pour qui la lecture et la littérature sont des activités essentielles ».

Devant ces demandes répétées, doit-on estimer que la lutte puisse être un jour remportée, ou que toute l'entreprise est peine perdue? La liste même des émissions mortes au combat depuis moins de dix ans donne le tournis: *Jamais sans mon livre*, *Sous la couverture*, *Mille Feuilles*, *Plaisir de lire*, *Sous les jaquettes*, *M'as-tu lu?*, etc. Ne ressent-on pas un sentiment d'impuissance devant tant d'efforts consacrés à une cause quasi désespérée? Il semble qu'on doive se résigner à ce que les livres ne pourront jamais bien passer au petit écran.

Pourquoi?

L'une des raisons peut être le choix malavisé des animateurs, comme Mathieu Arsenault l'explique dans le présent dossier. Mais il y a une cause plus profonde qui rend presque incompatibles littérature et télévision, et qui tient à la nature même de celle-ci. C'est que la télévision est un média essentiellement basé sur l'image et (de plus en plus) sur la vitesse, alors que la littérature fait appel à l'imagination et à la lenteur. Comment rendre Jacques Poulin *glamour* en format clip? L'instantanéité à laquelle est arrivée la télé risque d'avoir ostracisé les livres pour de bon. Robert Blondin, jadis animateur de la série « *L'aventure* » à la Chaîne culturelle de Radio-Canada, qui s'est toujours battu contre le dogme radiophonique du « huit-minutes-de-blabla-pas-plus-après-on-fait-une-pause », évoquait avec nostalgie les émissions télé animées par ce formidable pédagogue qu'était Henri Guillemin, où la caméra faisait pendant la première demi-heure un long travelling avant, puis pendant la seconde demi-heure, un long travelling ar-

rière. Et l'homme parlait de Jeanne d'Arc, de Tolstoï, de Victor Hugo. La formule a laissé place, au cours des ans, au « show de chaises », désignation méprisante de la conversation entre lecteurs, critiques, intellectuels, procédé qui est lui-même de plus en plus inconcevable de nos jours, en tout cas en ce qui concerne les lettres. Une émission comme *Bouillon de culture* est-elle envisageable au Québec? L'est-elle encore en France?

Si la télé n'est plus bonne que pour saint Jude, patron des causes désespérées, alors la question suivante peut se poser: quel serait le meilleur média pour la littérature? Par quel canal peut-elle le mieux « passer », au sens d'être transmise, mais également au sens de franchir un obstacle, voire d'être digérée? Précisons que la communication de la littérature remplit deux fonctions. D'une part, une fonction d'information: il s'agit de renseigner le public sur les nouvelles parutions aussi bien que sur les ouvrages anciens. D'autre part, et surtout, une fonction de prosélytisme: parler des livres a pour but de convaincre les gens de ce que nous, amateurs de littérature, savons déjà, c'est-à-dire que la littérature offre un point de vue critique sur le monde, qu'elle porte une vérité disponible nulle part ailleurs. Dans une perspective plus large, il faut remarquer que ces deux fonctions sont remplies d'abord et avant tout par le système scolaire, qui est le socle de la transmission de la culture. La relation entre l'enseignement et l'élève ouvre l'espace vital où la connaissance des lettres et leur valorisation seront le plus profondes possible. Les médias ne viennent qu'en deuxième lieu.

Internet donne un accès rapide à une foule de renseignements et constitue ainsi, dans les meilleurs cas, une source fiable d'informations. Cependant, la manière dont le réseau est utilisé, et sa raison d'être même, conduisent à une atomisation de la culture. Il est bien connu qu'on ne trouve sur Internet que ce qu'on connaît déjà et qui correspond à nos goûts singuliers. De plus, les sites traitant de littérature souffrent eux-mêmes du problème d'insularité: ce sont souvent des blogues dont les rédacteurs expriment (généralement dans un français pitoyable) leurs « j'aime » ou leurs « j'aime pas ». C'est donc le prosélytisme qui pose problème ici: la personne qui navigue sur Internet et qui n'est pas attirée *a priori* par la littérature ne pourra jamais y être persuadée que celle-ci pourrait lui être profitable.

Pour ce qui est des journaux, leur rôle principal en est un d'information, sans compter qu'il s'agit d'un média peu coûteux. Mais les journaux ne prêchent qu'aux convertis. Personne ne lira le cahier « Livres » du *Devoir* à moins de s'intéresser déjà aux livres. Difficulté supplémentaire, on trouve de moins en moins de critique littéraire dans les grands médias imprimés. À moins que l'on n'aille lire les revues spécialisées, mais alors, le problème empire, puisque la secte des initiés se rétrécit encore plus.

Reste la radio. Sans doute est-ce un média moins séduisant que les autres, vaguement perçu comme rétrograde. Mais il est peu coûteux et, partant, plus démocratique; à peu près tout le monde possède un appareil radio à la maison, ce qui n'est pas nécessairement vrai pour un branchement Internet. La radio est ainsi à même de rejoindre un large public et de faire découvrir la littérature à des personnes qui ne s'y intéresseraient pas de prime abord. On écoute souvent la radio en faisant autre chose, ce qui est moins vrai pour les autres médias. Il sera alors possible pour l'auditeur de tomber sur une émission culturelle et d'y prêter l'oreille. Bien que cet auditeur ne soit pas attiré par les livres, une voix accrocheuse, un *teaser* efficace, la recommandation d'une personne qu'il estime, tout cela sera peut-être en mesure de l'attirer. Il pourra ainsi entrer en contact avec tel ou tel livre par le biais d'une chronique dans une émission, ou même par le biais de brèves capsules visant à faire connaître une œuvre, un auteur, voire une citation. C'est donc par la radio qu'il sera le plus aisé d'informer les adeptes de littérature en même temps que de convertir les personnes qui y seraient indifférentes.

Le corollaire doit être considéré: quelle radio pour la littérature? D'un côté, les auditeurs ne peuvent plus compter sur la radio publique: le remplacement navrant de la Chaîne culturelle par Espace musique et le désengagement culturel qui en résulte ont été assez commentés. De l'autre côté, on doit constater l'inconciliabilité évidente entre la littérature et les radios commerciales: leur but premier est de faire de l'argent, et un livre, fût-il de Marie Laberge, ne vendra jamais autant que les Ice Capades.

Par conséquent, le terrain le plus favorable à la diffusion de la littérature est pour le moment la radio communautaire, avec des stations comme CISM, CIBL et Radio Ville-Marie à Montréal, ou CHYZ à Québec. De prime abord, ce type de radio semble peu propice aux livres, puisque les stations communautaires développent souvent leur créneau musical avant tout. Autre problème: de par leur mandat, elles diffusent pour un auditoire restreint. Le bassin d'auditeurs étant limité, les chances sont moindres de faire naître des adhérents. De plus, l'un des handicaps majeurs de la radio communautaire est son semi-professionnalisme: généralement ses animateurs n'ont aucune formation radiophonique et ne sont pas payés. La qualité des émissions peut donc s'en ressentir peu ou prou.

Malgré ces problèmes, elle offre plusieurs avantages appréciables en ce qui a trait à la littérature. Le premier avantage provient de la nature du média radiophonique. Celui-ci repose sur la voix, qui est sans doute l'un des modes de communication les plus intimes, les plus pénétrants. Cela contrairement à l'image, superficielle et appelant à la projection des fantasmes plutôt qu'à la réflexion. On pardonne à la voix de prendre son temps; à l'image, non. Il existe une relation privilégiée entre la radio et la littérature. Le débit radiophonique correspond à peu près au rythme de la lecture. Il faut entendre André Dussollier lire Proust pour découvrir à quel point la parole est un écrin pour

l'art littéraire. Le souffle, support premier des mots et de la pensée, est plus à même que l'écrit ou l'écran de faire apprécier l'univers des livres.

Plus concrètement, les ondes communautaires sont accessibles à tout citoyen. En effet, n'importe qui, pour peu qu'il ait une certaine culture et une diction correcte, peut proposer un projet d'émission et éventuellement le voir être accepté par le comité de programmation. Une telle accessibilité aux ondes offre, dans la programmation et dans la réalisation d'émissions littéraires, une souplesse inimaginable ailleurs. En outre, l'autonomie des stations communautaires garantit leur impartialité. Les « plogues » et le placement de produits sont plutôt le fait des grands groupes dont les divers intérêts sont convergents, le groupe Quebecor étant le plus notoire. Le fait d'opérer en marge du phénomène de concentration des médias permet aux radios communautaires de porter sur les livres un jugement libre de tout biais mercantile. Enfin, ce type de station encourage une programmation qui se situe, encore une fois, en marge des grands courants. Il sera donc possible d'interviewer des auteurs peu connus, dont les œuvres présentent un intérêt certain sans être connues du grand public. L'ouverture de ces radios à l'originalité, à la rareté est notable. Une telle largeur d'esprit permettra peut-être d'atteindre ce qui représente la meilleure couverture du domaine littéraire dans les médias, c'est-à-dire une couverture à la fois riche et nuancée. ●

DOSSIER **LES MÉDIAS PENSENT-ILS ?**

La technologie vient à l'aide ?

L'Internet dans les universités

ENTRETIEN avec Andrew Feenberg

Propos recueillis par NICHOLAS HAUCK

Andrew Feenberg occupe actuellement la Chaire de recherche du Canada en Philosophie de la technologie à l'Université Simon Fraser où il dirige le laboratoire ACT. Il est l'auteur de plusieurs livres sur la théorie critique et les rapports entre la société et la technologie, tels que *Critical Theory of Technology* (1991), *Alternative Modernity* (1995) et *Heidegger and Marcuse: The Catastrophe and Redemption of History* (2005).

SPIRALE: Dr Feenberg, vous êtes un des pionniers dans le domaine de l'éducation en ligne. Vous avez contribué au développement d'un programme à Western Behavioral Sciences Institute, la première institution à offrir un enseignement dispensé principalement par ordinateur. Aujourd'hui, vous êtes engagé dans un projet qui vise à étudier dans une perspective comparatiste les interactions « réelles » et les interactions « virtuelles », et les effets pédagogiques de ces interactions. Depuis la fondation du programme de WBSI, des développements quantitatifs ont certes eu lieu. Mais est-ce que votre approche a subi des changements qualitatifs avec l'émergence de l'Internet ?

ANDREW FEENBERG: Il y a beaucoup plus de continuité que de différences. Le projet originel à WBSI a été lancé en 1982, alors vous pouvez imaginer l'équipement dont nous disposions: les ordinateurs n'avaient que 48k de RAM. On peut dire que tout a changé, certainement d'un point de vue quantitatif. Mais d'un point de vue qualitatif, la grande différence est que ceux et celles qui sont moins aventureux et moins calés en informatique peuvent désormais avoir accès plus facilement aux ordinateurs. Le projet sur lequel je travaille en ce moment implique un nouveau logiciel visant à améliorer les forums de discussion en ligne — on avait déjà pensé à ces améliorations en 1982. Pour qu'un cours en ligne soit réussi, il faut envoyer vos réponses aux autres élèves et au professeur, et il faut recevoir des réponses. Alors, même s'il y a de grandes différences entre l'Internet et ce avec quoi on travaillait en 1982, ces différences n'affectent pas vraiment le contenu du texte. C'est dire que ▶